

l'un à l'autre, ne se saluait à présent que d'un bonjour hâtif, d'une poignée de main distraite.

Au matin du samedi, Cherbourg et la côte normande défilèrent sous nos yeux, dans une jolie brume transparente et comme nacrée. Enfin, à midi, nous dûmes nous arrêter en vue du Havre. Impossible d'entrer. L'heure de la marée montante ne le permettait pas. Heureusement, deux petits steamers vinrent se coller aux flancs du paquebot. L'un se chargea des bagages, l'autre des voyageurs. Nous y primes place, non sans avoir remercié chaleureusement le capitaine Laurent de son hospitalière courtoisie. Cet homme charmant laissait des regrets dans le cœur de chacun de nous, et longtemps, sur le petit vapeur à roues qui nous entraînait vers le quai havrais, nous le saluâmes de nos chapeaux agités au-dessus de nos têtes, tandis que, debout sur sa passerelle, l'aimable officier suivait notre marche de sa jumelle braquée.

Sur le port, où stationnaient quelques curieux et beaucoup de fantassins oisifs, venus pour se distraire au spectacle d'un débarquement, nous nous trouvâmes bientôt réunis, notre commissaire en tête, car lui ne lâchait ses voyageurs qu'une fois ceux-ci bien et dûment installés dans leurs wagons. « Sans cela, disait-il malicieusement, ils « me » feraient des bêtises ! » Ce furent les dernières causeries avec ces compagnons divers dont le charme, l'originalité, la cordiale solidarité et même les ridicules avaient amusé notre traversée. Le docteur prodiguait ses dernières et slavophiles amabilités au diplomate russe et à sa femme.

Le Prince et M. Léandri étaient allés vers la ville afin de savoir si — quelquefois — la Princesse Pierre et sa petite fille n'y seraient point